

Un homme apparaît dans le monde et voilà qu'apparaît dans le monde la lumière de la sagesse. (Paroles du Bouddha, VIII, Louange du Bienheureux, 3, La lumière de la Sagesse)

La religion de l'Inde au temps du Bouddha

Au commencement étaient les *Vedas*, les hymnes sacrés, révélés aux voyants (*rishis*) et plus tard rédigés en sanskrit. Ils dénombrent trente-trois divinités, dont Indra (roi des dieux et guerrier), Agni (le Feu), Rudra (l'Orage), Vayu (le Vent), Varuna (Gardien de l'ordre du monde), Soma (l'énergie qui traverse toute vie). Le védisme est une religion proche de la nature et qui vénère les forces qui l'animent : ses divinités sont les énergies fondamentales de l'univers. Il est la forme originelle et la matrice de l'hindouisme.

Les brahmanes sont des prêtres védiques : ils détiennent le savoir et procèdent aux sacrifices et cérémonies rituels. Bientôt, à travers les *Upanishads*, se développe une idée : le principe divin est un, c'est le *Brahman*, Réalité Suprême, Fondement Premier, essence de l'univers et Âme du monde, l'Absolu, le non-manifesté dont multiples sont les manifestations. Les innombrables divinités du panthéon hindou ne sont que les formes du *Brahman*. Le brahmanisme succède au védisme.

L'observation des cycles de la nature conduit à penser que tout revient, sous une forme ou une autre. La mort met fin à la vie et la vie fait suite à la mort. Il est donc déjà dans l'hindouisme ancien cette croyance selon laquelle l'âme, en fonction de ses fautes et/ou de ses mérites renaît dans une condition plus ou moins favorable : plante, animal, homme, divinité. Cette ronde

des existences est le samsara (« flux, migration »). Il faut aspirer à la délivrance (*moksha*) qui se fait par la fusion de l'âme individuelle (*atman*) dans l'Âme universelle (*Brahman*). Au dernier âge de la vie, après être passé par les stades des études (devoir), des responsabilités de chef de famille et maître de maison (richesses et plaisir) et du retour dans la forêt (méditation, ascèse, étude des textes sacrés), et dès lors qu'un petit fils assure sa descendance, vient, s'il le souhaite, pour le brahmane le temps du renoncement (*sannyasa*). Ayant abandonné tout lien social, religieux solitaires, les renonçants peuvent parvenir au *moksha*, la délivrance ultime.

Au VI^e siècle av. J.-C., le brahmanisme est la principale religion de l'Inde.

Parce qu'ils détiennent le savoir religieux, les prêtres ou brahmanes incarnent la puissance et sont honorés au titre d'hommes supérieurs. Ont-ils le désir de légitimer et pérenniser leur supériorité ? Système religieux, le brahmanisme est aussi un système social qui divise les hommes en castes. Selon les *Lois de Manu* il existe quatre castes (*varna*).

- La plus haute est celle des *brahmanes*. C'est la caste de ceux qui ont étudié les textes sacrés et détiennent la connaissance : les lettrés, c'est-à-dire les savants, les érudits, les prêtres.
- Les *kshatriyas* sont les guerriers, les chefs, les princes.
- Les *vaishyas* sont les travailleurs et gens du commun : agriculteurs, éleveurs, artisans, commerçants. Ils assurent l'activité économique.
- Les *sudras* sont les serviteurs, au service des trois classes, plus pures et plus nobles, qui sont au-dessus d'eux.

En dehors de ces castes sont les moins que rien, les hors-castes : les *parias*, *dalits* ou intouchables auxquels sont réservées les tâches impures, en contact avec le sang, le cadavre ou l'ordure (boucher, sage-femme, équarrisseur, éboueur...).

« *Opium du peuple* », dira Marx, et toujours au service des intérêts de la classe dominante, la religion est une idéologie qui sert à « justifier » des rapports de fait qui sont des rapports de force. Selon la mythologie, l'organisation de la société indienne en castes repose sur un fondement divin. Brahma, le dieu créateur de la Trimurti (avec Vishnu le conservateur et Shiva le destructeur), celui qui engendre les mondes et toutes choses, est la forme personnifiée et masculine du *Brahman* (l'âme impersonnelle qui vit en tout ce qui est). C'est de son corps que seraient nées les quatre castes : de sa bouche, les brahmanes, de ses bras, les *kshatryas*, de ses cuisses les *vaishyas*, de ses pieds les *sudras*.

Aboli en 1950, le système des castes n'en demeure pas moins très présent dans le cœur, l'imaginaire et la vie des Hindous.

Dans les plaines du Gange, au sein de la caste des *kshatryas*, un homme va naître et marquer l'histoire des religions et de la pensée : Siddharta Gautama, le Bouddha.

Le bouddhisme rejoint le brahmanisme sur nombre de points dont les notions de *samsara* et de délivrance (le *moksha* devenant le *nirvana*). Il s'en sépare dans son affirmation de l'absence de soi (l'âme individuelle n'est qu'une illusion) et son rejet des castes, partagé d'ailleurs avec le jaïnisme, qui, avec Mahavira, prend sa forme définitive à la même époque. Pour Siddharta Gautama, celui qui fait souffrir une créature vivante, qui se montre haineux et violent, menteur ou voleur, infidèle

ou blessant, celui-là, quelle que soit sa naissance, est le véritable paria. Ce n'est pas la naissance qui fait le paria. Ce n'est pas la naissance qui fait le brahmane. Les actes font le paria. Les actes font le brahmane (W. Rahula, *Vasala-sutta, Qui est le paria?*).

La vie du Bouddha

«Je n'enseigne, ô disciples, qu'une chose : la souffrance et la délivrance de la souffrance.»

Les origines

Au royaume de Kapilavastu, Suddhodana, issu de la noble caste des *kshatryas*, est le chef du clan des Sakyas dont l'emblème est le lion. Le Bouddha sera donc Sakyamuni, «le sage des Sakyas» et le lion, dans la statuare indienne, symbolisera le bouddhisme face à l'éléphant hindou.

Le songe d'une reine

Au cours d'une nuit parfumée, la reine Mayadevi voit en songe un éléphant blanc à six défenses dont la trompe enroulée porte un lotus pénétrer son flanc droit. Qui décrypte les énigmes des songes? Qui connaît leur pouvoir? Les rêves sont révélateurs... Est-ce l'éléphant qui la féconde? Est-ce son royal époux? Un enfant bientôt va naître.

Associé à la naissance du Bouddha, l'éléphant blanc est, dans les pays de tradition theravada, un présage des plus heureux.

Dans un monde où tout n'est qu'illusion, le rêve ne serait-il pas ce qui nous éclaire?

Naissance d'un sage

En effet, en 563 av. J.-C., à Lumbini (dans le Népal actuel) naît, sans douleur, et sous un arbre dont les branches s'abaissent vers lui, un enfant exceptionnel. Il se prénomme Siddharta.

Son corps possède les trente-deux perfections, les trente-deux caractéristiques physiques qui annoncent son destin hors-norme. Il a quarante dents, par exemple, le lobe de ses oreilles est anormalement allongé, ses bras sont longs (lorsqu'il est debout, ses mains effleurent les genoux), son index également est très long...

Sitôt né, l'enfant se met debout et fait un pas vers chacun des quatre points cardinaux. Le monde lui appartiendrait-il ?

La prophétie

Naturellement inquiet, un père veut que son fils réussisse et il se soucie de son avenir. Quelques jours après la naissance, le roi Suddhodana consulte le voyant le plus réputé de son royaume. Celui-ci lui révèle le destin de son fils : il sera un très grand roi ou un très grand sage.

Attaché au pouvoir, aux richesses et aux splendeurs de ce monde, Suddhodana, bien sûr, veut que son fils lui succède. Il va donc tout faire pour cela.

L'enfance

Malheureusement pour le tout petit, sept jours après sa naissance, sa mère, la reine Mayadevi, meurt.

Pour autant il n'est pas privé d'affection maternelle. Selon la coutume en effet Suddhodana épouse la jeune soeur de la défunte, Mahaprajapati Gautami. C'est d'elle peut-être (à moins que ce ne soit le nom de famille de Suddhodana) que Siddharta tiendrait son nom : Siddharta Gautama.

Cette tante et belle-mère va élever le petit Siddharta, lui prodiguant l'amour dont il a besoin et le protégeant soigneusement, selon les injonctions paternelles, de tout élément nuisible susceptible d'éveiller en lui une quelconque réflexion sur le mal et le malheur. Siddharta ne doit pas devenir un ascète ! Il doit vivre dans le monde et régner. Ainsi le veut Suddhodana.

L'adolescence d'un prince

Siddharta vit une enfance et une adolescence choyées, sur-protégées, au cœur d'une sorte de paradis terrestre peuplé de beautés de toutes sortes, de plaisirs raffinés, de douceurs, d'élégance et d'affection. Le palais paternel est un lieu de délices.

Son éducation est celle d'un jeune prince guerrier. Nourri aux lettres et aux sciences, initié par les brahmanes à l'hindouisme de son temps, il pratique les loisirs et les sports de sa caste, tels le tir à l'arc ou la chasse au tigre.

L'amour et le mariage

C'est précisément en remportant un concours de tir à l'arc qu'il gagne, à l'âge de seize ans, la main de sa cousine, la belle Yashodhara.

Siddharta découvre donc avec sa jeune et ravissante épouse les voluptés des sens et, s'il possède un harem, c'est d'elle seule qu'il a, dix ans après leur union, un fils : Rahula.

Dans les fastes du palais, le rayonnement des musiques et des chants, l'éclat des fleurs et des jeunes femmes, la vie s'écoule, lascive et douce.

Les quatre rencontres décisives

Au cœur de l'homme est la curiosité. Qui ne possède le désir de connaître? Aussi protégé que puisse être un prince il ne peut pas ne pas soupçonner qu'au-delà du palais existe un monde. Quel est ce monde?

Un jour, Siddharta, qui a maintenant vingt-neuf ans, quitte le palais. Les événements se déroulent-ils sur une seule journée ou sur quatre? Nul ne sait. Les avis diffèrent.

Quoi qu'il en soit Siddharta fait quatre rencontres décisives qui font basculer son existence et scellent son destin.

1. Un vieillard chenu, décharné et voûté qui marche avec peine en s'appuyant tant bien que mal sur un bâton.

2. Un malade gémissant et loqueteux, pestiféré peut-être, au corps couvert de plaies purulentes et qui, maigre, hâve et fiévreux, respire avec difficulté.

3. Un cadavre que sa famille éplorée conduit au bûcher.

4. Un moine itinérant à la robe safran qui, un bol à aumônes à la main et le visage serein, erre en toute quiétude.

La vieillesse, la maladie, la mort. Siddharta, pour la première fois, fait l'expérience de la vie, de la vie réelle, avec l'infinie douleur, protéiforme, qu'elle comporte et la perspective, sous les traits du moine, de la délivrance. C'est une crise existentielle.

L'énigme de la vie

Schopenhauer sera profondément marqué par l'hindouisme et le bouddhisme qui stimuleront et nourriront sa pensée. L'énigme qui se pose à lui, c'était en son temps, celle de Siddharta Gautama : « *La vie est un dur*

problème et j'ai décidé de consacrer la mienne à y réfléchir » (Didier Raymond, *Schopenhauer, Une vie romantique – Les années de voyage*).

Le prince Siddharta est tourmenté. Il vient d'en prendre conscience : il y a dans le monde deux problèmes : la douleur (le malheur) et le désir. On doit pouvoir trouver une solution à ces deux problèmes. Il réfléchit à la condition humaine et veut trouver une issue à son drame.

La fuite

Une nuit Siddharta se décide : il renonce au monde. Un coup d'œil à son harem mais que sont donc ces ravissants corps endormis sinon, pétris de désir et déjà de souffrance, des cadavres en gestation ? Est-ce un lit pour l'amour ? Est-ce un charnier ? Un dernier regard attendri à son petit Rahula assoupi... Siddharta s'éloigne.

Son fidèle serviteur a pour lui sellé son cheval, Kanthaka. Les gardes dorment, les portes du palais s'ouvrent. Les deux hommes s'élancent.

Après une chevauchée de quelques heures, le prince s'arrête. Il remet à son serviteur ses bijoux et son cheval. À un mendiant qui passe il fait don de ses vêtements pour se couvrir de ses haillons. Il se coupe cheveux et barbe. Le fils de roi est devenu ascète, semblable à ces renonçants (*sannyasin*) qui parcourent les chemins à la recherche du salut.

Le début de la quête

Siddharta entame sa quête pour découvrir la vérité de la vie et résoudre le mystère de la souffrance universelle.

Pour cela, un guide est nécessaire. Il se tourne donc vers deux maîtres et yogis reconnus et réputés : Alara Kalama puis Rudraka. Chez ce dernier, conscients de